

Charles
Gombault



Un journal
une aventure



Gallimard

ISBN 207-020973

***Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.***

© Éditions Gallimard, 1982.

Imprimé en France.

***« L'encre d'imprimerie et la
liberté du citoyen sont de vieux
compères. »***

Mary McCarthy

A Robert Villers

2 avril 1974. Dix heures du soir. J'assistais à la présentation privée d'un film, dans une salle proche de l'Étoile.

Dans l'obscurité, quelqu'un se penche vers moi et chuchote :

— Pompidou est mort.

Je me suis levé et retrouvé dans un couloir, un long couloir. Seul. J'étais affecté par le drame vécu par cet homme et par les siens. Je n'étais pas son ami et n'avais pas été son électeur. Mais je ressentais une sorte d'angoisse : Où aller ?

C'était un de ces événements qui, brutalement, bouleversent un journal, incitent les journalistes à s'extraire de l'émotion collective, tout en en restant imprégné. Mais ayant été conduit, quelques années plus tôt, à me démettre de mes fonctions à *France-Soir*, pour des raisons professionnelles et politiques, je n'exerçais plus d'activité.

Où aller ? La question n'était pas impudique. Journaliste, ancien directeur de *France-Soir*, je ne pouvais y retourner. Je ne pouvais pas paraître soudain dans un autre journal ou dans une station de radio, comme un

voyeur. Je ne pouvais aller nulle part. Je me suis senti amputé, orphelin de l'événement.

Cette mort n'était pas vraiment une surprise. Un ancien collaborateur du journal, Michel Gordey qui, pour *L'Express*, avait accompagné, en mars 1974 Georges Pompidou au cours d'un voyage officiel à Pitsounda, en U.R.S.S., m'avait téléphoné à son retour :

— C'est le dernier voyage présidentiel que je fais avec lui.

Et il m'avait donné des détails sur les multiples précautions prises pour ménager les forces du président de la République.

Non, ce n'était pas une surprise. C'était un choc. Cette information, je ne pouvais pas la communiquer, la transmettre aux lecteurs. Je n'aurais pas à l'exploiter — le mot est choquant s'il s'agit d'un mort, je n'aurais pas à la traiter.

Notre rôle, dont je me sentais soudain spolié, c'est de donner sa substance à la nouvelle.

Les circonstances de la mort, quai de Béthune, chez lui à vingt et une heures quarante-sept, la peine des proches, les réactions humaines, les perspectives politiques, l'effet produit dans le monde, la révélation au public qui avait été tenu, depuis des années, dans l'ignorance de la maladie, le fait que Georges Pompidou eût été conscient — ou pas — de la gravité de son état, la recherche des photos qui, sans être choquantes, montrent l'évolution du mal à chaque apparition du chef de l'État; enfin les multiples aspects qui constituent la couverture de l'événement, la création du journal de tout à l'heure ou de demain.

Je quittai donc ce couloir désert. Je marchai dans les

rues insensibles au drame. Puis j'allai me coucher contraint, pour la première fois depuis mes débuts dans le journalisme, d'être étranger à l'action.

*

J'avais débuté en 1927 dans un petit journal du soir, *Le Soir*, installé dans un vieil immeuble étroit et sordide de la rue Montmartre. C'était un plaisant journal. La rédaction était réduite faute d'argent et tout le monde devait savoir tout faire.

Le chef des informations — la salle de rédaction était grande comme un placard — s'appelait Paul Langlois, vigoureux quinquagénaire, la gueule tordue, l'accent faubourien, cynique, blasé, pourvu d'un flair rarement en échec. Il tirait à la ligne avec une incroyable dextérité.

Pierre Loiselet, le responsable des spectacles, était un doux poète et le chef du service politique, Charles Lussy, futur président du groupe S.F.I.O. à l'Assemblée, fumait des voltigeurs dès neuf heures du matin.

Mon premier reportage fut consacré à l'application d'un barème de boucherie aux halles. Quelques semaines plus tard, Loiselet tomba malade. La page spectacles, huit colonnes pleines, avec peu de publicité devait cependant sortir. J'adorais le théâtre. J'allai donc trouver le rédacteur en chef et lui proposai de faire l'intérim. Robert Tourly, bourru et indifférent, accepta de me laisser faire : ce furent mes débuts dans le genre.

L'année suivante, les radicaux, réunis en congrès à Angers, décidaient dans la nuit de retirer leurs ministres du gouvernement de Raymond Poincaré. A l'aube,

j'étais au journal. Et j'appris que Poincaré rageur avait résolu de donner sa démission au président de la République. La crise était ouverte.

De nouveau, j'allai demander à Tourly de couvrir l'événement car tous les collaborateurs politiques — ils étaient trois — se trouvaient encore à Angers.

— Si vous y tenez, dit Tourly.

C'est ainsi que je fis mes débuts au service parlementaire.

Le directeur du *Soir*, qui était député socialiste, supervisait le journal avec nonchalance et efficacité. Il s'appelait L. O. Frossard et avait autant de talent que son fils André qui fait aujourd'hui un billet quotidien au *Figaro*. Il écrivait chaque jour son éditorial d'une colonne, rédigé d'une écriture tellement serrée que ladite colonne tenait à l'origine sur une demi-feuille de papier copie.

Frossard devait me donner une de mes premières leçons de journalisme. J'avais fait un titre qui se terminait par un point d'interrogation.

— Jamais d'interrogation dans un titre, me dit-il. Nous sommes là pour répondre aux questions du public, pas pour lui en poser.

*

Je n'avais pas choisi mon état.

Le journalisme est mieux qu'un métier, encore qu'il obéisse à des règles strictes. C'est une manière de vivre, de sentir et de réagir. On rêve journaliste. Et comme disait un jour, devant moi, Louis Jouvet à ses acteurs qui

répétaient une pièce de Jean Giraudoux : « On ne dit pas son texte, on le respire. » On respire journaliste.

Mon métier s'était imposé à moi.

Mon grand-père était rabbin. C'était un homme austère et doux qui consacrait ses journées à la prière et à la lecture du Talmud : quand j'arrivais chez lui, je le voyais penché sur un grand volume relié d'épais cuir roux, effiloché à force d'être manié, à l'intérieur duquel se trouvaient des parchemins : le texte hébreu avait — il y a des siècles — été écrit à la main.

Mon père, élevé dans la religion la plus stricte, devait s'en libérer — totalement — vers dix-huit ans. Il faisait alors des études philosophiques. Son maître, un universitaire breton, M. Jacob, exerçait sur lui une influence morale et psychologique et l'incitait à se dégager de l'emprise religieuse. Il se destinait à l'enseignement et préparait à la Sorbonne l'agrégation de philo, lorsque survint l'affaire Dreyfus.

Il se lança très vite dans l'action, adhéra au parti socialiste, débuta dans le journalisme. Il fut journaliste pendant cinquante ans avec passion. Passion de la justice et du vrai.

Il devait dans le même temps, lors de vacances à Montmorency, faire la connaissance de ma mère. Ce fut le coup de foudre. Le début d'un amour qui ne s'acheva qu'à sa mort, soixante-dix ans plus tard.

L'amour de mes parents, leur union a éclairé ma vie. Ma mère était une femme exquise. Musicienne, elle avait été l'élève d'un pianiste célèbre à l'époque, Raoul Pugno, et jouait Chopin à la perfection. Mon enfance a été bercée de sonates, de valse, d'impromptus et de mazurkas. Elle adorait Chopin et Beethoven, d'où sans

doute mon enthousiasme, à seize ans, en lisant le *Jean-Christophe* de Romain Rolland et singulièrement les pages où il décrit Christophe à son arrivée à Paris, installé au poulailler des concerts Colonne, au Châtelet, et bouleversé par la 5^e Symphonie.

Ma mère avait consacré sa vie à son mari et à son fils. Ses deux passions étaient la musique et la cuisine. Elle préparait elle-même les plats, sans jamais se plier aux règles des livres de recettes, en utilisant au gré de son inspiration les aliments que nous allions acheter ensemble, tantôt chez l'épicier de la place Clichy, tantôt, deux fois par semaine, au marché de la rue Lepic. Nous montions ensemble la rue, nous arrêtant aux petites voitures et redescendions bientôt, portant à nous deux la lourde charge des fruits et légumes qu'elle avait choisis avec raffinement.

La rigueur et la modestie étaient les traits marquants du caractère de mon père ainsi qu'une sorte d'allergie à l'argent. Il ignorait les interventions auprès de ceux qui détenaient le pouvoir et avait pour principe de ne solliciter jamais. Discret dans son comportement, il ne trouvait d'éclat ou de brillant que dans ses écrits. D'une extrême douceur, tendre, il était en même temps un polémiste ardent. Il fonçait, la plume à la main contre, non pas ses adversaires mais contre ceux chez qui il relevait la moindre déviation dans le dévouement à l'idéal démocratique. Il avait horreur de l'intrigue.

Quand, à vingt ans, je voulus faire du journalisme, il me mit en garde contre les difficultés d'un métier qu'il exerçait comme un apostolat.

— Cela dit, si tu veux être journaliste, tu es libre. Débrouille-toi.

*

Les élèves de seconde au lycée, ou les stagiaires dans notre métier, se demandent parfois comment commencer une dissertation ou un papier. La réponse est simple : par le commencement.

« Vous voulez dire il pleut, dites il pleut », écrit La Bruyère. C'est la règle de notre profession.

Elle me fut d'abord enseignée par mon père.

Collaborateur de Clemenceau à *L'Aurore*, puis à *L'Homme libre*, il m'avait, quand j'étais gosse, raconté deux histoires.

La première était celle d'une affiche que Clemenceau avait fait poser dans la salle de rédaction : « Messieurs les rédacteurs sont priés de ne pas partir avant d'être arrivés. »

La seconde concernait Georges Mandel. Avant de se lancer dans la politique — il est mort pendant l'Occupation assassiné par des nazis français — Mandel était rédacteur à *L'Homme libre*. C'était un petit homme aux cheveux noirs, séparés par une raie au milieu, portant un faux col dur droit orné d'une cravate sombre. Il avait une voix sèche, son visage et ses mains étaient blancs, ses gestes mesurés.

Un jour, il apporte à mon père, alors secrétaire de rédaction, un papier médiocre. Mon père le donne à Clemenceau.

— Appelez-moi Mandel, dit le Tigre.

Et quand Mandel arrive :

— Mandel, mon ami, une phrase en français se compose d'un sujet, d'un verbe et d'un complément.

Quand vous voudrez ajouter un adjectif, venez me demander la permission.

Mon père avait vécu et réfléchi pour moi : mes opinions politiques ou religieuses, mon goût inné du journalisme m'étaient venus tout naturellement à son contact.

Mes débuts — sinon ma vie — s'en trouvèrent facilités.

*

J'étais donc au *Soir* depuis un an, quand un matin de 1928, Pierre Lazareff me téléphona :

— Voulez-vous entrer à *Paris-Midi* ?

Paris-Midi paraissait le matin à dix heures et venait d'être racheté par un industriel du Nord, Jean Prouvost : Paris, spectacles, Bourse et courses, étaient ses rubriques principales. En quelques mois le tirage, de 3 000 à l'origine, était passé à 120 000.

J'entrai donc à *Paris-Midi* — sans quitter *Le Soir* — quelques semaines plus tard. Au *Soir* j'avais été reporter, puis j'étais passé au service politique et aux spectacles. A *Paris-Midi*, Pierre, alerté sans doute par mes papiers du *Soir*, me proposait la rubrique théâtrale, vacante à la suite d'un incident burlesque.

Paul Achard — ne pas confondre avec Marcel — avait été jusque-là en charge du théâtre. Une nuit, il était venu au journal faire son papier, après la générale d'une revue au théâtre des Capucines, aujourd'hui disparu. Le papier fini, il l'avait remis au secrétaire de rédaction qui l'avait sans tarder transmis à la composition.

Le lendemain matin, le journal paraît et on s'aperçoit

qu'Achard avait critiqué au vitriol la vedette du spectacle.

— Un critique est libre, lui dit-on. Il n'est pas ici question de principe : cela dit, je te signale que ladite comédienne est dans les meilleurs termes avec le patron.

Au demeurant, le patron, Jean Prouvost, ne releva même pas l'incident.

A quelques semaines de là, nouvelle générale. A l'Odéon cette fois. Paul Achard y va, fait son papier. On le publie. Et le lendemain on s'aperçoit qu'il conseillait vivement à la principale interprète de la pièce de se consacrer au ménage plutôt qu'au théâtre.

Or, entre-temps, Jean Prouvost avait d'un pied léger abandonné la rive droite pour la rive gauche et changé d'interlocutrice.

Paul Achard avait récidivé. Aurait-il su, que par simple courtoisie et sans atténuer sa liberté de jugement, il aurait sans doute été plus nuancé, moins brutal dans l'expression de sa critique. Mais le devoir premier d'un journaliste est d'être informé. Et l'ignorance d'Achard l'avait conduit à une faute de goût. Il quitta ses fonctions et sa rubrique devint vacante.

C'est ainsi que je vins rue Royale et que commença ma collaboration avec Pierre Lazareff qui devait durer — presque — jusqu'à sa mort.

*

Stimulé par le succès de *Paris-Midi*, Jean Prouvost avait acheté, en 1932, un petit journal du soir, *Paris-Soir*.

Paraissant à deux heures de l'après-midi, *Paris-Soir*

tirait à l'époque à 50 000. Il devait, en quelques années, atteindre, aux jours de pointe, les 2 000 000.

Jean Prouvost avait réuni des journalistes professionnels, des grands reporters et des chroniqueurs de talent, comme Joseph Kessel, Paul Bringuier, Roger Vaillant, Henri Danjou, George Sinclair, Raymond Manevy, un nouveau venu arrivé de Nice, Hervé Mille et naturellement Pierre Lazareff qui me demanda bientôt de le rejoindre, en qualité de rédacteur parlementaire. *Le Soir* avait cessé de paraître.

A *Paris-Soir*, comme ailleurs, ceux qui faisaient le journal, demeuraient le plus souvent anonymes. Parmi ces derniers, il y avait le chef des informations, Raymond Archambault.

De taille moyenne, ayant l'allure d'un fonctionnaire, n'élevant jamais la voix, il distribuait le travail à l'équipe des reporters et se méprenait rarement sur les qualités exigées pour la couverture satisfaisante d'un sujet déterminé. Il exerçait sur ses collaborateurs une autorité sans faille. Son jugement était sûr.

Le 9 octobre 1934, il avait envoyé à Marseille René Barotte pour rendre compte de l'arrivée en France du roi Alexandre de Yougoslavie, en voyage officiel.

Accueilli par Louis Barthou, ministre des Affaires étrangères, le souverain et l'Excellence devaient, en cortège, remonter ensemble la Canebière. Pour dominer la scène, Barotte avait loué une chambre à l'hôtel de Noailles d'où il pouvait assister à l'événement et téléphoner sa copie.

La première édition de *Paris-Soir* tombait à deux heures de l'après-midi : une demi-heure environ avant le défilé. Obligé de titrer sur ce fait important et de boucler

Charles Gombault

Un journal une aventure

Charles Gombault a été un témoin privilégié de toute une époque de la presse, celle des grands quotidiens : *Paris-Soir* avant la guerre, puis *France-Soir*.

Georges Gombault, le père de Charles, était un célèbre journaliste parlementaire qui avait travaillé avec Clemenceau. Charles débute vers 1927 dans de petits journaux et apprend son métier en passant d'une rubrique à l'autre. Il vit l'aventure de *Paris-Soir*, avec Jean Prouvost, et s'y lie avec Pierre Lazareff. En juin 1940, il gagne Londres. Il participe à la création d'une équipe qui publie le journal *France*, quotidien destiné aux Français libres, et aux exilés belges, polonais, hollandais..., mais qui aura parfois des rapports difficiles avec de Gaulle et son entourage. Au retour, c'est *France-Soir*, dont il deviendra plus tard rédacteur en chef, puis directeur, aux côtés de Pierre Lazareff.

Le livre de ce témoin est émaillé de portraits et d'anecdotes. Mais Charles Gombault s'attache surtout à révéler l'art, la manière et la morale qui devraient présider à la confection d'un grand journal d'information. Il démonte, en s'appuyant sur des exemples précis, le fonctionnement de *France-Soir* dans sa grande époque : le travail des reporters et des correspondants à l'étranger, celui des hommes du *desk*. A propos d'un événement historique, l'assassinat de Kennedy, il fait l'anatomie du journal de ce jour-là et analyse la façon dont cette information a été traitée.

Nourri de faits, petits et grands, et de leçons à méditer, l'ouvrage de Charles Gombault démontre qu'une presse indépendante est indispensable à la démocratie et que l'encre d'imprimerie reste une des meilleures défenses de la liberté.

61 FF TC

Prix de lancement
54,90 FF TC
jusqu'au 30/4/1982

82-III 
A 20973

Extrait de la publication

ISBN 2-07-020973-3